

Charles Grivel

Notules

Lise Andries, Geneviève Bollème, *La Bibliothèque bleue. Littérature de colportage*, Robert Laffont, 2003, 1024p., 29€. Collection « Bouquins ».

Les classiques populaires de nos ancêtres accèdent à « Bouquins » - avec l'aide, toutefois, du « Centre National du Livre », il convient de le remarquer. Ils ne sont donc pas loin de devenir des objets de prestige - relatif - et cherchent à convenir à des publics très différents de ceux pour lesquels ils avaient été conçus. C'est tout l'enjeu de cette anthologie, à tous égards un livre hybride : « Fleurs de bien dire et autres récits », présentée par Lise Andries, propose, en première partie, un choix thématique et chronologique de textes représentatifs tirés du fonds de la « Bibliothèque bleue », dont on sait qu'elle réunit l'essentiel de la littérature colportée dans la France des dix-huitième et dix-neuvième siècles (1155 livrets sont ici répertoriés) - *Le Cuisinier françois, Explication des songes, La Terrible et merveilleuse vie de Robert le Diable, Almanach historique nommé Le Messager boiteux*, par exemple - , « La Bible bleue », par Geneviève Bollème, rassemble, elle, en seconde partie, un florilège ou un succédané, plutôt, des leçons - « les litanies du sens communs », comme dit la présentatrice - que ceux-ci ont distillées depuis l'origine sur les domaines de prédilection qui sont les leurs : la mort, l'enfer, les évangiles, les vies exemplaires, le chemin de la sagesse, le bien-vivre, l'astrologie naturelle, etc. Le premier ensemble suppose une approche historienne, mais il n'est pas sûr que les textes qu'il réunit séduisent au premier degré le lecteur du vingt-et-unième siècle ; le second ensemble a l'avantage de se lire plus facilement, avec nostalgie, comme un gros almanach d'autrefois, mais ne possède pas la vertu documentaire qu'un lecteur exigeant est en droit d'attendre de lui, puisqu'il provient simplement du choix propre à l'éditeur. De toute façon, entre l'usage tour à tour pédagogique, religieux ou utilitaire d'autrefois, et celui auquel pourraient convenir aujourd'hui les textes ou fragments ici rassemblés, il y a un gouffre. Mais le pari d'une entreprise qu'il faut, par ailleurs, bien entendu, saluer, possède encore une autre dimension et se base sur la conviction des auteurs selon laquelle, « après la chute du mur », « aujourd'hui que les enjeux idéologiques se sont éloignés », il serait possible de traiter du populaire avec sérénité et d'en venir enfin à redonner une véritable définition générique - je cite - aux phénomènes en cause (p.14). On peut trouver cette double croyance illusoire : d'une part, le « populaire », on le voit tous les jours, reste l'enjeu d'un débat virulent - voir la polémique qui entoura la panthéonisation de Dumas ! - , même si les termes en ont changé, d'autre part, la ressuscitation des catégories normatives comme celle de « genre » n'augure aucunement d'une meilleure « prise » de textes dont tout indique qu'ils sont par essence transversaux, composites, hybrides et polyvalents. La règle d'or devrait être ici de ne pas chercher à réduire, mais, au contraire, d'épouser les incitations d'une littérature par elle-même expansive.

Eugène Sue, *Les Mystères du Peuple ou Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*. Edition établie et présentée par Mathieu Letourneux, Robert Laffont, 2003, 1080p., 29€. Collection « Bouquins ».

Il fallait oser publier *Les Mystères du Peuple*. C'est maintenant chose presque faite. Je dis « presque », parce que « Bouquins » propose - avec une coupable discrétion, d'ailleurs - le premier volume de l'oeuvre, qui nous mène jusqu'à l'an de grâce 793, c'est-à-dire très loin encore de la concrétisation réelle des rêves égalitaristes qui nourrissent le projet d'Eugène Sue, très loin aussi du Second Empire, régime honni, contre lequel s'écrivit l'ouvrage et sur lequel il s'achève, très loin enfin de la fin matérielle d'une publication à laquelle manquent encore plusieurs volumes : le présent tome couvre la saga jusqu'au chapitre I du volume IV de l'édition de Lausanne de 1850-1859 - sur laquelle se base celle que nous lisons - , qui n'en compte pas moins de seize ! Nous devons donc être patients pour connaître la fin de l'histoire, comme nous devons l'être aussi pour saluer la venue des temps meilleurs. Mais nous applaudissons à l'entreprise, en espérant qu'elle sera menée à bien et savons gré, pour le présent, à Mathieu Letourneux d'introduire, excellemment, à ce que nous pouvons lire de l'oeuvre et de mettre en scène, avec science, l'idée qui guida l'auteur dans son labeur et le fit persévérer malgré tous les aléas que la publication rencontra. Ce vaste récit - ou plutôt, cette gigantesque fresque - , qui doit couvrir pas moins que l'histoire toute entière de l'humanité à travers le destin particulier d'une famille de prolétaires - c'est un schéma dont Zola se souviendra pour ses *Rougon-Macquart*, mais il en réduira prudemment le champ et évitera de trop ouvertement politiser sa démonstration - , suit le cycle révolutionnaire, les avancées du projet socialiste, les innombrables échecs que connaît ce projet, les inévitables retours en arrière et « restaurations » d'un ordre dépassé que l'Histoire condamne, mais dont elle ne parvient pas à se dépêtrer. Nous avançons donc sans avancer tout en progressant dans les faits d'un accomplissement, voire d'une révélation vécue par l'opprimé et racontée de son point de vue - ce qui est novateur - , d'espérance déçue en espérance confirmée, du fonds immémorial à tirer de l'oubli au présent à manifester dans la ligne du grand projet, malgré l'échec et malgré l'exil - car l'auteur fait partie de ceux dont le Coup d'état de 1851 fit des proscrits. *Les Mystères du Peuple* témoignent donc de la difficulté d'instaurer un ordre qui obéisse aux grands idéaux d'équité, de justice et de liberté apportés par la République ; ils témoignent, au moins autant, des obstacles que rencontre quiconque entend divulguer cette leçon : la censure s'acharna sur le livre de Sue avec une remarquable énergie et fit de celui-ci un livre-phare - mais aussi un livre incomplet, tronqué, exclu des bibliothèques, un livre banni. Voici que nous pouvons - presque - en prendre connaissance : mais il est trop tard, le « peuple » auquel il s'adressait a disparu, et le message que son auteur conçut comme un « devoir civique » peut triompher - mais littérairement, au mieux, et dans les bibliothèques.

**Gustave Aimard, *Les Trappeurs de l'Arkansas et autres romans de l'Ouest*.
Edition établie et présentée par Matthieu Letourneux, Robert Laffont, 2001,
958p., 27,30€. Collection « Bouquins ».**

C'est de bonne politique, on l'a dit, ou de bonne guerre, que de publier les romans qui ont nourri - et continuent d'irriguer en secret - l'imaginaire quotidien de l'homme global que nous sommes devenus : l'aventure mérite bien ça et l'Amérique aventureuse avec - pas celle qui se donne maintenant en spectacle sur les bords du Tigre, bien sûr - , mais l'autre, devenue mythique et qu'enferme le livre. Le recueil, présenté avec beaucoup de sagacité par Matthieu Letourneux - on regrette que plus de place ne soit pas laissée à des explications nécessaires, comme on regrette aussi que l'illustration manque - , rassemble, outre celui qui a donné son titre à

l'anthologie (premier roman de l'écrivain et qui devait resté son plus fameux, pré-originale dans *Le Voleur* en 1858), *Balle-Franche* (pré-originale dans le *Journal pour tous* en 1860), *L'Eclaireur* (pré-originale dans le *Journal illustré des voyages et des voyageurs* en 1859) et *Les Bandits de l'Arizona* (qui date de 1881), c'est-à-dire quatre romans fondateurs, caractéristiques de la manière de l'auteur à différentes phases de sa carrière, y compris lorsqu'à sa toute fin, les goûts du public ayant changé, Gustave Aimard en vint à écrire des romans de bandits et « urbanisa » ses intrigues. Quatre romans donc à succès publiés dans l' « ordre de la fiction » , qui connurent et connaissent moult adaptations, traductions, réécrits et pillés à souhait, rendus méconnaissables comme il arrive souvent du fait de leur transfert, que les adolescents que nous avons été ont presque nécessairement rencontrés, qui leur ont fait passer bien des nuits blanches et ont alimenté leurs peurs.

Mais l'imaginaire est ainsi, il ne surgit pas d'un non lieu et ne trouve jamais mieux à se donner libre cours que s'il trouve à s'emparer du vécu - du moins, de ce qui passe pour tel : c'est le cas pour Gustave Aimard, successivement, enfant abandonné, écolier rebelle, embarqué à neuf ans comme mousse pour la pêche au hareng, puis sur le navire d'un trafiquant d'armes, puis débarqué sur les côtes américaines, quatorze mois prisonnier d'une tribu argentine, insurgé contre le dictateur du pays, propriétaire d'une goélette qu'il acquit grâce à des gains au jeu, pêcheur de perles, commerçant dans le Pacifique et à Panama, coureur des bois au Mexique, vivant parmi les Comanches et ayant pris pour épouse une indienne, etc., etc., puis écrivain. Cette vie mouvementée est, pour ainsi dire, un roman qu'il suffisait de mettre sur le papier - ce que notre auteur fera, à partir de 1854, année de son retour en France - et de son retour aux normes. La vie précéderait les mots, les mots feraient suite à la vie, l'écrivain le deviendrait, sa vie faite, c'est un peu la leçon qui se dégage du commentaire.

Qui ne voit, pourtant, que, comme on disait autrefois, « la vie elle-même est un roman » ou alors que l'imagination qui vient à celui qui écrit puise dans les mots qu'il utilise pour jouer sa partie. Quand Aimard écrit : « Le lendemain, le soleil se leva splendide à l'horizon » (*Les Trappeurs de l'Arkansas*, p. 20), « Il était à peu près huit heures du matin, un joyeux soleil d'automne éclairait splendidement la prairie » (*ibid.*, p. 71), « Tout était calme dans la prairie, aucun bruit ne troublait le silence du désert » (*Balle-Franche*, p.253) ou « La nuit était noire, sombre et toute chargée d'orages » (*ibid.*, p. 420), « Il était un peu plus de midi. Les rayons du soleil comme des flèches d'or tombaient d'aplomb sur la terre pâmée de chaleur » (*Les Bandits de l'Arizona*, p.796) ou alors « En proie à une terreur folle que chaque minute qui s'écoulait décuplait encore, le malheureux galopait à l'aventure, sans but et sans pensée, ne suivant aucune direction, mais fuyant tout droit devant lui, poursuivi par le fantôme hideux de la mort qui, pendant une heure longue comme un siècle, s'était penchée sur son épaule et avait déjà tendu son bras de squelette pour le saisir, lorsqu'un hasard miraculeux lui avait tout à coup, à la dernière et suprême minute de son agonie, envoyé un libérateur » (*L'Eclaireur*, p. 649), on est en droit de se demander qui précède quoi. C'est un vieux débat. Récit de vie ou récit d'aventure, le texte, pour bien faire, doit être accompagné d'une assertion de vérité et se donner comme un « témoignage », voilà ce qui importe. Car il est difficile de lire sans croire, au moins pour partie, à l'authenticité du propos dont on prend connaissance. Gustave Aimard, pour sa part, ne lésine pas sur les moyens d'accréditer ses livres : il participe à l'aventure, nous le voyons sur son cheval, au bivouac, trembler de froid, suer de chaud, et puis, les explications, terminologiques

et autres, qu'il nous fournit en bas de pages nous rassurent sur sa participation et nous tiennent sous le charme. Pour bien dire et bien lire, il faut avoir vu - ou avoir été en contact intime, comme ici, censément, avec le premier spectateur de la scène, à tout le moins, avec l'un de ses intermédiaires. *Tant le réel obnubile*. L'« originalité » n'est donc pas ici nécessairement le point, il n'y a pas de préalable au récit, sa « vraisemblance » est seconde par rapport au protocole de véridiction, plus ou moins latent, dont il s'accompagne. De toute façon, toutes les aventures de l'Ouest se ressemblent, elles sont faites pour cela, soudées ensemble sous la même couverture, comme ici, leur parenté n'en éclate que davantage et personne n'y trouvera à redire. Nous ne déduirons pas tout à fait du caractère répétitif de l'oeuvre - à l'instar du préfacier - que nous voici en présence d'un véritable livre sur « rien », mais nous admettrons que sa matière s'autosuffit et constitue un monde irréféréncé.

Ce que nous venons de dire n'implique nullement, chez Gustave Aimard, l'abandon de positions idéologiques tranchées. Ses sorties contre l'impérialisme anglo-saxon nourrissent aussi, pour le lecteur français, le plaisir de lire. Ecrire que « les Etats-Unis ont hérité de l'Angleterre ce système d'envahissement et d'usurpation continu qui est un des points les plus saillants du caractère britannique » (*Les Trappeurs de l'Arkansas*, p. 61), c'est aussi vouloir préserver, comme le dit fort bien Matthieu Letourneux, « l'espace éternel de l'aventure ». Ainsi vivent les mousquetaires : pour nos désirs, contre l'injustice dont nous subissons, une fois de plus, le cours, déceptivement.